

16^e C^o 06 343
PIERRE DE CRISENOY

SAINTE
Marie-Madeleine POSTEL

6749

COUTANCES
EDITIONS NOTRE-DAME
1953

IMP. ROUEN 55 01378

SAINTE MARIE-MADELEINE POSTEL

A

Jacques DEBOUT,

(Chanoine Roblot),

à l'auteur de « Julie Postel, femme forte »

cette puissante évocation scénique

de notre grande Sainte,

à l'ami dont les conseils ont fait naître ce livre.

6 In²⁷
86345

EMITE MARIE MAGDELINE FOUILLE

Jean PEROUT

(Chambre de Commerce)

à l'usage de la Chambre de Commerce

de la ville de Paris

pour l'exercice de l'année 1870

et pour l'exercice de l'année 1871

PIERRE DE CRISENOY

SAINTE

Marie-Madeleine POSTEL



COUTANCES
EDITIONS NOTRE-DAME
1953

MAISON DE LA SAINTE

SAINTE

Maison-Madeline POSTEL

COMPTES
RENDUS
1881

AVANT-PROPOS

Avila, Assise, Padoue, Lisieux, Ars..., noms célèbres dans le monde entier, qui, pour tout chrétien, évoquent l'image des saints personnages dont la présence illustra ces lieux ! Par contre, combien de croyants sont capables de dire quelle âme mystique sanctifia la petite bourgade de Saint-Sauveur-le-Vicomte, cette ancienne capitale de la presqu'île du Cotentin ? Et cependant, sainte Marie-Madeleine Postel est digne de figurer parmi les plus grands saints. « Sa mortification, son application à la prière, son ardent amour de la sainte Eucharistie, écrivait le cardinal Perraud, permettent de la comparer aux plus saints personnages que l'Eglise propose à la vénération et à l'imitation des fidèles. »

Le don complet de soi, l'anéantissement en Dieu pratiqué par les plus fidèles disciples de Jésus, loin de diminuer leur personnalité, ont fait de ceux-ci des êtres d'une originalité incomparable, à

AVANT-PROPOS

laquelle n'ont point atteint, dans leurs créations, les plus grands poètes et les plus grands artistes. Il en est bien ainsi pour notre sainte normande. Curieuse figure que cette femme de Barfleur, enfant du peuple, descendante de ces vieux Normands qui joignaient à une intrépide audace un esprit réfléchi et une inébranlable volonté. Comme eux, Julie Postel possédait ces qualités ; mais au lieu de les employer à conquérir le monde, elle s'en servit pour pénétrer dans le royaume du ciel et donner des âmes à Dieu.

Certains êtres dont la vie demeure sans événements apparents et dont le drame se passe dans l'intimité du cœur, se dévoilent à nous par leurs écrits. S'il en est ainsi de sainte Thérèse de Lisieux, il n'en va pas de même pour sa compatriote. Sainte Marie-Madeleine Postel ne nous a laissé que quelques lettres et les premières Constitutions de son Institut. C'est donc par les événements de sa vie, par ses réactions devant ces événements, que nous chercherons à pénétrer le secret de cette âme. Cette vie qui s'étend sur quatre-vingt-dix années compose une merveilleuse histoire.

L'existence de Julie Postel pendant la Révolution, époque durant laquelle la petite institutrice de Barfleur se fit la logeuse du Bon Dieu, ce qui lui valut l'insigne honneur d'être appelée vierge-prêtre ; la fondation de son Institut dans une pauvreté digne de saint François ; les tribulations

AVANT-PROPOS

héroïquement supportées qui la menèrent, pendant de longues années, d'étables en chaumières ; enfin, fait unique au monde, entreprendre à 82 ans et mener à bonne fin, sans argent et avec, pour tout architecte, un petit menuisier de campagne, la construction d'une magnifique église sur les ruines misérables de l'abbaye de Saint-Sauveur, tous ces événements, enrichis de miracles, semblent appartenir à la Légende dorée. L'on aurait peine à y croire si une foule de témoins et le spectacle de l'église reconstruite ne venaient nous affirmer la véracité de ce récit.

Les sources de la vie de sainte Marie-Madeleine Postel, ce sont les abondantes dépositions qui furent recueillies lors des procès canoniques. Témoignages des enfants ou petits-enfants des contemporains de Julie Postel pour les premières années de sa vie, témoignages de ses religieuses et des personnes qui l'avaient connue pour le reste de sa longue existence.

La Vie édifiante de la Très Honorée Supérieure Marie-Madeleine, née Julie Postel, première biographie de la Sainte, malgré sa concision, nous est un document fort précieux, car son auteur, l'abbé Delamare, fut, comme nous le verrons, Supérieur de l'Institut, de 1837 jusqu'à la mort de la sainte. Témoin des neuf dernières années de sa vie, il avait entendu de la bouche de celle-ci bien des détails sur ses années passées, et lorsqu'il écrivit

AVANT-PROPOS

son livre, en 1852, il avait près de lui Sœur Marie, ancienne élève de Julie Postel à Barfleur.

Mgr Legoux, qui, à titre de juge, suivit toutes les séances des divers procès de béatification, a écrit, après avoir fouillé toutes les archives du pays, deux gros volumes, œuvre de quinze années de travail. Nous avons largement puisé dans cet ouvrage, remarquable par sa valeur historique, mais d'une lecture un peu austère en raison des nombreuses citations et comparaisons bibliques auxquelles se complait le savant auteur. L'étude des archives de l'Abbaye nous a permis de constater avec quel soin Mgr Legoux a étudié ces documents, ne laissant dans l'ombre aucun détail de la vie de la Sainte.

Mgr Grente, membre de l'Académie française, alors qu'il était supérieur du collège Saint-Paul de Cherbourg, a composé une vie de sainte Marie-Madeleine Postel, panégyrique d'une belle tenue littéraire (1). Enfin, diverses brochures ont été publiées sur la Fondatrice des Sœurs de la Miséricorde ; l'une d'elles est signée de Stanislas Halley, propre fils du petit menuisier qui reconstruisit l'Abbaye.

A la lecture de ces ouvrages, il nous est apparu que nos illustres prédécesseurs avaient un peu négligé de placer sainte Marie-Madeleine Postel dans son cadre normand. Il fut un temps, en effet,

(1) Ouvrage couronné par l'Académie française.

AVANT-PROPOS

où l'on n'attachait guère d'importance à ces questions de lieux. De nos jours, l'on a compris que pour saisir dans toute sa réalité un grand personnage, il faut le voir vivre dans les paysages où il a vécu. Ce réalisme est particulièrement nécessaire lorsqu'il s'agit d'un être dont la personnalité est une incarnation de son pays et de sa race. Si les saints, ici-bas, touchent au ciel, ils ont les pieds sur la terre, et le climat, le sol de leur pays, exercent sur eux comme sur tous leurs frères une puissante influence. Pourrions-nous comprendre toute la sublime poésie de saint François si son ascétique silhouette ne se détachait sur la montagne que colore la fine lumière de l'Ombrie ?

Sainte Marie-Madeleine Postel est éminemment normande. Cet esprit pondéré, ce bon sens, cette rectitude de jugement qu'elle posséda au plus haut point sont bien des qualités que l'on se plaît à reconnaître à ses compatriotes. Mais il faut préciser : la Fondatrice des Sœurs de la Miséricorde est Normande du Cotentin. La presqu'île diffère du reste de la province. Si l'on examine une carte géologique de la France, on s'aperçoit que cette contrée appartient, par sa nature et par son sol, au plateau armoricain. Le Cotentin est un pays de contraste où semble s'unir la riche Normandie et la pauvre Bretagne. Les belles prairies vertes et plantureuses y voisinent avec la lande sauvage où poussent la bruyère et l'ajonc ; on y trouve

AVANT-PROPOS

aussi de grands bois, vestiges de la forêt qui, au temps jadis, couvrait tout le pays, et des marais que l'hiver transforme en immense lac. Aux deux pointes extrêmes de cette langue de terre qui s'avance dans la mer, le Créateur a placé deux massifs de granit pour protéger ces angles contre l'attaque incessante des flots. Barfleur, qui vit naître la sainte, est planté sur le plus important. Sainte Marie-Madeleine est d'un pays de granit dans lequel sa figure énergique semble avoir été sculptée.

Cette presqu'île que balaye le vent de mer, qu'il vienne du Nord, de l'Est ou de l'Ouest, est un pays d'une originalité puissante dont ses enfants portent la marque. Un marin qui a parcouru bien des contrées et connaît toutes nos régions maritimes, pêcheur et chasseur ayant beaucoup vécu avec les paysans, disait qu'il n'avait jamais rencontré autant de types fortement caractérisés que dans cette partie haute du Cotentin. Barbey d'Aurevilly dans les lettres, sainte Marie-Madeleine Postel dans le domaine de la sainteté, illustrent magnifiquement cette opinion.

Le Cotentin semble n'avoir connu le christianisme que vers le V^e siècle. Saint Germain d'Ecosse qui, conte la légende, traversa la mer sur une herse et aborda à la pointe de Flamanville, évangélisa le pays. La côte Est où naquit sainte Marie-Madeleine Postel garde le souvenir de trois apôtres des

AVANT-PROPOS

premiers siècles. *Saint Vaast, évêque d'Arras au V^e siècle, donna son nom à Saint-Vaast-la-Hougue ; en face de ce port et tout près du rivage, l'on voit des îles où saint Marcouf aimait à se retirer pour prier dans la solitude. Originaire de Bayeux, il fut au VI^e siècle, le grand apôtre du Cotentin ; il avait fondé, dans l'arrondissement de Valognes, le monastère de Nanteuil où se forma saint Hélier, l'apôtre-martyr de l'île anglo-normande de Jersey ; Barfleur vit débarquer au VI^e siècle, saint Romphaire venant d'Angleterre ; son fécond apostolat lui valut de succéder à saint Lô, le grand évêque de Coutances. Enfin l'on vénère, à Biville, dans la Hague, les restes du Bienheureux Thomas Hélye qui, de simple instituteur de ce village, son pays natal, devint confesseur de saint Louis. Les nombreuses églises qui couvrent le pays, les croix de granit, les petites chapelles dressées aux carrefours des chemins, témoignent de la piété des Cotentins.*

Depuis la fin du XVII^e siècle le pays était rempli de troupes. En 1691, on avait établi un camp à Saint-Vaast, et, l'année suivante, toute une armée s'y préparait à tenter une descente en Angleterre. Au lieu de conquête, ce fut la défaite de la flotte de Tourville, au combat de La Hougue resté tristement célèbre. Mais le camp de Saint-Vaast ne perdait rien de son activité, et, dans tout le Cotentin, les mouvements de troupes étaient incessants.

AVANT-PROPOS

Pendant ce temps, les industries périlclitaient, les terres restaient négligées, et le Cotentin, aujourd'hui pays de gens aisés, était alors une contrée pauvre dont les routes, l'hiver, devenaient des borbiers. La paix revenue, on vit la presqu'île peuplée d'anciens soldats qui, ayant perdu l'habitude du travail, vivaient de braconnage, de contrebande, quand ce n'était pas de rapines et de brigandages.

Rechristianiser ce peuple s'avérait comme une tâche urgente. Pour travailler à cette lourde tâche, la Providence allait donner au Cotentin une grande sainte.

I. — SON ENFANCE

En ce 28 novembre 1756, premier dimanche de l'Avent, une grande joie régnait dans la chaumière des Postel au petit village de La Bretonne ; une petite fille leur était née, leur premier enfant.

Le bonheur des jeunes parents était d'autant plus vif qu'ils venaient de passer des heures d'angoisse ; le bébé avait failli mourir en arrivant au monde, et une pieuse voisine, Marie Buret, s'était empressée de le baptiser. Maintenant que tout danger semblait écarté, l'on se préparait à porter le nouveau-né sur les fonts baptismaux.

Contournant la baie très refermée qui constitue le port naturel de Barfleur, le cortège s'en alla vers l'église Saint-Nicolas, plantée à l'extrémité de la pointe, dont le clocher, trapu comme un donjon, semble avoir été dressé là, au péril de la mer, pour défendre des flots les maisons basses du village qui s'allongent sous sa protection.

Ce port de Barfleur, d'un aspect si radieux aux

SAINTE MARIE-MADELEINE POSTEL

beaux jours, si mélancolique sous le ciel gris et si tragique aux jours de tempête, possède un glorieux passé. Il fut, sous le règne des ducs, le port le plus important et le plus fréquenté de toute la Normandie. C'est de là que partit, à la conquête de l'Angleterre, Guillaume le Conquérant.

L'église Saint-Nicolas où venait de pénétrer *le baptême* est un édifice que construisit le XVII^e siècle en un style austère et charmant, dont les bas côtés très écrasés font penser à l'entrepont d'un vaisseau. Là, par la voix de son parrain et oncle paternel, François Postel, et par celle de sa marraine et tante maternelle, Marie Levallois, la petite Julie-Françoise-Catherine s'engagea à vivre en chrétienne, en fille de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Jamais serment ne devait être plus fidèlement tenu.

Le père de la jeune Julie, Jean Postel, cordier de son état, fabriquait des cordages pour le gréement des voiliers du port. L'année précédente, le 21 janvier 1755, il avait épousé Thérèse Levallois, fille d'un artisan établi à Barfleur, mais originaire de Turlaville, village situé à cinq kilomètres de Cherbourg.

Les deux familles jouissaient d'une petite aisance. Les Levallois avaient quelques biens à Turlaville et les Postel possédaient au village de La Bretonne plusieurs maisons avec champs et jardins. Seulement, si Thérèse n'avait qu'une sœur,

SON ENFANCE

Jean se trouvait être le second de onze enfants, et, quand vint l'heure des partages, il ne revint pas grand-chose à chacun d'eux.

Les Postel, gens pieux, jouissaient d'une grande estime dans le pays. Le grand-père de Julie était membre du Conseil de Fabrique de l'église Saint-Nicolas et son fils Jean devait lui succéder en 1759.

Les Postel ne redoutaient pas les charges d'une famille nombreuse et rapidement six autres enfants, quatre garçons et deux filles, vinrent peupler leur foyer. Sans doute, ils connurent des heures dures, mais, aussi courageux l'un que l'autre, ils surent élever chrétiennement cette belle nichée qui eut le bonheur de compter une sainte et un prêtre. Celui-ci, né le 28 février 1758, fut ordonné le 24 septembre 1785 et mourut jeune, le 16 octobre 1790, à Limetz, dans le diocèse de Versailles.

Dans les familles nombreuses de situation modeste, les aînés doivent apprendre de bonne heure à devenir les auxiliaires de la maman. Mme Postel trouva en Julie une petite personne sérieuse et pleine d'attentions.

A peine âgée de 6 ans, elle pratiquait déjà une charité digne de saint François. Trouvait-elle sur sa route un enfant pauvre, aussitôt elle lui donnait ce qu'elle avait de meilleur sur elle. Sa mère la vit revenir un jour pieds nus : elle avait donné ses souliers à un enfant misérable. Elle visitait les

SAINTE MARIE-MADELEINE POSTEL

indigents et les malades, faisant leur ménage, allumant le feu et leur rendant mille petits services. Mieux encore, elle allait quêter à domicile pour ses protégés ; elle ne devait pas craindre d'importuner les gens, car on disait en la voyant :

— Voilà encore Julie : il faut lui donner un morceau de pain pour en être quitte.

Il y avait en ce temps-là, à Barfleur, une bonne demoiselle du nom de Marie-Anne Vaze, qui tenait une petite école dans la rue Saint-Thomas ; c'est là que Julie devint écolière. L'instruction n'y était pas très poussée, mais les élèves y recevaient une sérieuse formation religieuse.

Pour se faire une juste idée du Barfleur des premières années de la vie de notre petite Normande, il faut se rappeler que la France était alors en guerre avec l'Angleterre. Cherbourg avait vu ses maisons et son port saccagés par les Anglais en 1758 et les côtes normandes, devant lesquelles croisaient constamment les escadres ennemies, demeurèrent dans l'angoisse jusqu'à la signature du traité de Paris, en 1763. Néanmoins, Barfleur conservait une garnison, et les soldats, peu disciplinés alors, gens buveurs et tapageurs, troublaient souvent le calme de la petite cité.

Pour un oui, pour un non, ces messieurs mettaient flamberge au vent. C'est ainsi qu'un jour les élèves de Mlle Vaze virent, avec effroi, deux jeunes soldats se battre en duel dans le champ de

SON ENFANCE

la Forgette attendant à l'école. Julie, qui n'est encore qu'une petite fille, demande à la maîtresse de faire mettre en prière toute la classe ; puis elle sort, le crucifix à la main et vient tomber à genoux entre les combattants. Aussitôt ceux-ci s'arrêtent, ils remettent l'épée au fourreau et se réconcilient. Et comme le père d'un des soldats lui disait sa reconnaissance, Julie répondit :

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est le bon Dieu.

Le *bon Dieu* occupe déjà dans le cœur de cette enfant une place extraordinaire pour son âge. Si elle vient d'arrêter un combat, ce n'est point par une sensibilité féminine qui craint de voir couler le sang. C'est parce que le duel est un crime aux yeux de Dieu. De même ces soldats, ces pêcheurs, lui causent une peine profonde quand elle les entend blasphémer. Un jour, comme l'orage gronde furieusement, que les éclairs sillonnent le ciel au-dessus de Barfleur, ses parents furent étonnés de la voir se réjouir : « En ce moment, dit-elle, le bon Dieu n'est pas offensé. »

Toute petite, quand sa mère la conduisait à l'église, ses yeux ne quittaient pas le tabernacle, et lorsque Mme Postel rentrait à la maison après la messe où elle avait communié, Julie venait s'asseoir sur ses genoux et posait sa tête contre sa poitrine. On peut comprendre avec quelle hâte la pieuse enfant attendait le jour de sa première

SAINTE MARIE-MADELEINE POSTEL

Communion, mais elle n'avait encore que 9 ans, et, à cette époque, il fallait en avoir 11 pour être admis au divin banquet. Cependant, le curé de Barfleur, M. Ermisse, avait remarqué la maturité de son esprit.

— Cette enfant, disait-il, me fait des réponses qu'une personne de 20 ans ne me ferait pas.

Aussi, devant les supplications de Julie, il décida de faire une exception ; elle fit sa première Communion en l'église Saint-Nicolas, à l'âge de 9 ans.

Cette petite Normande, bien Normande par son esprit posé, réfléchi, et qui, toute petite, avait « des raisons qui paraissaient extraordinaires », était aussi une âme vive et ardente ; elle entendait ne pas se donner à demi à son Dieu. On dit que, vers cette époque, elle fit le vœu de virginité et décida de se consacrer entièrement à Dieu. Sans doute, elle ne comprenait pas encore le sens de ce mot *virginité*, mais elle avait entendu parler des vierges des premiers temps de l'Eglise, peut-être de sainte Agnès pour laquelle elle eut toute sa vie une profonde dévotion, et, dans sa piété enfantine, elle avait décidé de suivre leurs pas. A sa mère qui s'effrayait un peu de cette piété ardente, elle répondait :

— Moi, je veux être vierge.

Une bonne voisine disait à Mme Postel : « C'est le bon Dieu qui l'instruit : il l'a faite pour lui, va, et pas pour toi. » La brave femme disait sans doute

SON ENFANCE

dans son patois : « Il l'a fait pour li et pas pour té. »

Ces premiers chrétiens dont lui parlait parfois M. le Curé exerçaient sur elle un attrait puissant. Prêchant un jour l'obligation et l'excellence du jeûne, le digne pasteur cita l'exemple de ceux-ci qui ne faisaient qu'un repas par vingt-quatre heures et parla des communautés où la collation, introduite par l'indulgence de l'Eglise, ne consistait qu'en deux onces de pain, et d'eau comme boisson.

Revenue chez elle, Julie, sans mot dire, construisit une balance à l'aide de deux coquilles Saint-Jacques, et, gravement, elle se mit en devoir de peser deux onces de pain. Nous savons qu'elle fut un peu surprise par la petitesse de cette portion, mais cela ne l'arrêta pas dans son désir de mortification, et il fallut que son confesseur intervînt pour lui faire cesser ce jeûne trop précoce.

Mais Julie Postel trouva sans doute bien des occasions de se priver d'une nourriture substantielle. En cette fin du XVIII^e siècle, où tout allait à la débâcle en la pauvre France, il y avait souvent des disettes. Alors Julie troquait son pain blanc contre le mauvais pain des petits pauvres et, à la table familiale, lorsque le père, après avoir distribué une maigre soupe, demandait à chacun s'il avait assez mangé, elle répondait immanquablement : « Je vous remercie, mon Père, je n'ai plus besoin de rien. »

SAINTE MARIE-MADELEINE POSTEL

Ainsi s'écoula, d'après les récits des témoins oculaires, la jeunesse de Julie Postel. Elle passait ses journées à l'école de la bonne Marie Vaze, et, le soir, elle aidait sa mère dans les soins du ménage ou tenait compagnie à son père. Souvent, tandis que, marchant à reculons, il filait sa corde, le cordier récitait le chapelet avec sa petite Julie. Elle fréquentait les églises, communiait fréquemment, peut-être déjà chaque jour, et consacrait ses loisirs à ses œuvres de miséricorde. Et lorsqu'on la voyait sur le port, dans la rue du bourg ou du village de La Bretonne, toujours douce, souriante, aimable, les gens disaient déjà :

— Voilà notre petite sainte qui passe.

Mais un jour ils apprirent que leur petite sainte allait les quitter. Une personne de Barfleur, qui avait compris tout ce qu'il y avait de promesses dans cette âme et dans cette tête d'enfant, venait d'offrir aux Postel de se charger d'une partie des frais de l'éducation de leur fille chez les Bénédictines de Valognes. En voyant Julie s'éloigner sur la route, les Barfleuraux se dirent qu'ils ne la reverraient guère désormais, car tous pensaient qu'une fillette aussi pieuse ne manquerait pas, ses études terminées, de prendre la robe des Bénédictines.

Valognes était alors la ville la plus importante du Cotentin ; elle ne comptait guère plus d'habitants que Cherbourg qui en accusait alors 7.000

SON ENFANCE

à 8.000, mais elle brillait d'un autre éclat que la cité maritime.

Il suffit de se promener quelques instants dans cette ville, si magnifiquement dépeinte par Barbey d'Aurevilly, pour se rendre compte de ce qu'elle fut au cours des deux siècles qui précédèrent la Révolution. Partout, à chaque pas, à chaque tournant de rue, des hôtels charmants et somptueux accrochent le regard. Ce ne sont que frontons classiques, façades dans ce goût charmant du temps de Louis XIV et de Louis XV, beaux balcons en fer forgé, hauts portails altiers et fenêtres à petits carreaux. Et encore on ne voit point le plus beau en parcourant la « rue », il faut pénétrer dans les cours pour découvrir de poétiques terrasses aux balustres sculptés, il faut pénétrer dans les jardins pour connaître toute la somptuosité de ces hôtels. Presque entièrement caché derrière de hauts murs, le passant ignorera toujours l'Hôtel de Beaumont, le roi incontestable de ces belles demeures, dont la façade est une des plus harmonieuses du temps et dont l'escalier intérieur, comme suspendu dans les airs, est une des choses les plus audacieuses que cet art ait produit.

Valognes, aujourd'hui à moitié endormie dans son passé, était alors un « petit Paris » vivant dans la gloire de son aristocratie. Elle comptait une centaine de familles appartenant à cette noblesse qui, lasse de la vie austère de la cam-

pagne, avait déserté son poste et abandonné ceux qu'elle avait mission de soutenir et de protéger, et qui, par cela, s'était condamnée elle-même.

L'aristocratie valognaise menait alors grand train. De fréquentes et somptueuses réceptions réunissaient nobles dames et beaux seigneurs vêtus de riches costumes, et les rues de Valognes voyaient passer chaises à porteurs et superbes équipages. Pendant ce temps les métiers de Valognes languissaient dans la pauvreté. Le peuple, cependant, n'était point dans la misère noire ; il vivait, il vivotait.

L'abbaye bénédictine de Notre-Dame de Protection où venait d'entrer Julie Postel avait été fondée en 1623 par Jean, seigneur de Turlaville, sans doute pour réparer le crime que ses enfants, Julien et Marguerite de Ravalet, avaient expié, vingt ans plus tôt, sur la place de Grève à Paris. Après avoir quitté Cherbourg, lieu qu'elles trouvaient « grandement resserré, mal aéré, trop proche de la mer et souvent affligé de la peste », les Bénédictines avaient séjourné à Turlaville, à Emondeville, enfin elles s'étaient fixées à Valognes au milieu du XVII^e siècle, dans une imposante demeure qu'elles s'étaient fait construire.

Le couvent, situé à l'extrémité de la rue des Religieuses, et devenu l'hôpital municipal, est une belle demeure qui ne dépare pas l'aristocratique cité. Si le cloître est d'une simplicité austère, le

SON ENFANCE

portail d'entrée, la cour d'honneur et la façade ont grand air ; quant à l'intérieur de l'église, avec son autel surélevé, son riche rétable et le double escalier qui conduit à l'autel, il est d'une somptuosité digne de Versailles.

Elevée par Louis XIV à la dignité d'abbaye royale, cette maison jouissait, comme on disait alors, du privilège de donner l'instruction et l'éducation aux jeunes demoiselles : elle recevait aussi les orphelines et les veuves pauvres. C'était l'établissement le plus riche de la ville.

Durant les quatre ou cinq années que Julie Postel passa à l'abbaye de Notre-Dame de Protection, les abbesses furent « très noble et illustre dame Marie-Françoise-Scholastique de Faoucq de Jucoville et noble dame Eléonore de la Guiche ». Parmi les religieuses de chœur se trouvaient alors Catherine-Madeleine de Lempérière et Ambroisine-Antoinette de Mesnildot. Les élèves étaient surtout les filles de cette noblesse de Valognes et des châteaux du Cotentin.

La fille du cordier de Barfleur dut se trouver un peu dépaysée dans ce milieu. Nous savons peu de choses sur cette époque de sa vie si ce n'est que toutes, religieuses et élèves, « admiraient en elle une fidélité absolue aux moindres détails du règlement, un mépris singulier du monde, une haine de soi implacable et, par contre, un amour de Dieu si ardent que son corps lui-même s'en consumait

SAINTE MARIE-MADELEINE POSTEL

peu à peu. Au travail et à la prière, avec la permission de son confesseur, elle joignait la mortification et vivait déjà en Trappistine ».

Les Sœurs, qui l'appelaient « la fille du bon Dieu », auraient évidemment désiré conserver la jeune fille dans leur Ordre. Mais cette enfant si douce possédait un caractère d'une rare fermeté ; telle n'était pas son idée, et, ses études terminées, elle rentra à Barfleur en 1774.

Pourquoi la jeune pensionnaire de Valognes ne voulut-elle pas se joindre aux Bénédictines de Valognes ? Quelques phrases de l'abbé Delamare (1), confident des dernières années de la sainte, vont nous le dévoiler :

Pour elle, la règle n'était pas encore assez sévère et elle trouvait l'abbaye trop riche. « J'aimerais, disait-elle, des religieuses qui n'auraient d'autre rente que leurs doigts et qu'une pauvreté réelle contraignît au travail. »

C'est alors qu'elle jugea que dans « la plupart des anciennes communautés de France... la générosité des siècles successifs y avait insensiblement altéré la pratique de la pauvreté et de la simplicité évangéliques ». Enfin, nous savons ce que Julie « pensait de ces pensionnats brillants, dont les

(1) L'Abbé Delamare, supérieur de l'Ordre de Julie Postel pendant les dernières années de la fondatrice, devint évêque de Luçon et mourut archevêque d'Auch. Cependant, au cours de ce volume, nous le nommerons simplement l'abbé Delamare, nom duquel il signa sa première biographie de la sainte.

TABLE DES MATIÈRES

VII
		Imprimerie Notre-Dame	I — Son Église
10	Coutances	II — Institution à Barbery
27	III — Servants de l'Éucharistie
45	IV — Après la Tenue
67	V — Cherbourg
77	VI — Octeville-l'Avance
92	VII — Tameville
101	VIII — La Maison de l'Agonie
111	IX — Le Hamel-au-Bon
119	X — L'École de Tameville
130	XI — Saint-Sauveur-le-Vicomte
148	XII — Nouvelles Constitutions
167	XIII — La Supérieure
188	XIV — L'Église Abbatiale
202	XV — Dernières Années
219	XVI — L'Abbaye des Miséricordes
230	Table des Matières

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

